

ceux qui se refusent délibérément à vieillir.

Paliano 1977 : un cimetière.

Il fallait agrandir un cimetière à la silhouette précise et régulière, au plan cruciforme, à la façade néo-classique. Nous ne voulions ni nous opposer, ni ignorer cette forte présence mais au contraire véritablement l'étendre au lieu de simplement la doubler, faire du neuf mais à partir de l'ancien.

Notre proposition fut de tracer le nouveau périmètre en suivant les bords de l'ombre imaginaire de l'ancien cimetière, le nouveau cimetière apparaissant alors comme une projection axonométrique macroscopique de l'ancien.

A la logique initiale de ce processus conceptuel, à cette opération mécanique de pure géométrie, nous avons associé nos interrogations sur le sens de la sépulture, sur la façon dont ce thème a été traité au cours de l'histoire, sur cette science des archéologues et des historiens à reconstituer l'itinéraire de toute une civilisation à partir de l'étude de ses tombes.

Acuto 1978 : un autre cimetière.

L'hypothèse sur laquelle repose ce projet est qu'il est possible de mettre un lieu en valeur en y établissant un rapport étrange et spécifique entre fini et infini.

Passée l'entrée, voici une place, deux rues, un plan incliné, une mise en scène de théâtre.

Et puis, plus loin, une seconde place, une sorte de cathédrale dont la nef centrale est à ciel ouvert (un intérieur extérieur)... et de nouveau l'itinéraire se complique par des rampes et des perspectives diversifiées.

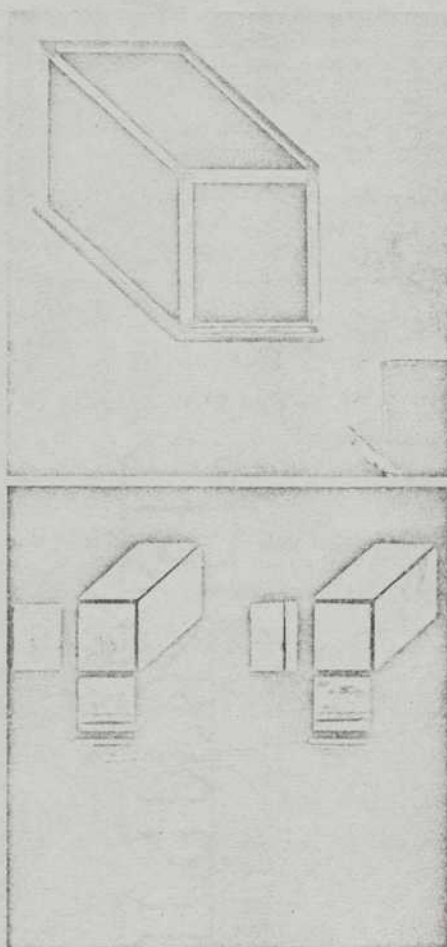
Il ne s'agit pas d'un jeu mais de vivre la mort comme un Thanatos, une limite extraordinaire à une aventure.

A partir de la fonction et après qu'elle ait été résolue, nous devons délivrer un message plus large et plus stimulant. Oser, s'émouvoir, ressentir et communiquer la richesse de l'espace créé, voilà ce qui est essentiel. Colporter des images et non de tristes parallélipèdes.

Anagni 1978 : un palais des sports.

Cela pourra sembler extraordinaire mais l'idée de chacun des éléments de ce projet, aussi petit soit-il, a jailli d'un seul coup, idée pratiquement arrêtée sans être « fermée » pour autant.

Un immense pont en projection horizontale nous a servi de plan d'ensemble. Les arches laissent entrevoir une ville idéale et nous font découvrir un spectacle où se mêlent opacité et transparence, réel magique de la rivalité entre l'ombre et la lumière.



ECOLE MATERNELLE,
Tarquinia, 1977

« Nous voulons continuer à jouer. Les fenêtres se projettent à l'extérieur et l'extérieur est à l'intérieur ».

Une des arches se divise, moitié parc, moitié plan incliné. Au-dessus de la piscine, une ouverture horizontale en forme de fenêtre avec vue sur le ciel, au loin se profilent les maisons, nos maisons. Et puis sous l'autre arche, c'est la ville en raccourci qui sert de toile de fond au-dessus de laquelle se projettent structure et couverture.

Sous les arches, le lit du fleuve, l'eau et la forme bâtie, la ville et la lumière, et enfin le ciel. C'est un peu comme peindre une ville et son sosie.

En toute bonne foi, nous étions persuadés de raconter une histoire à la

limite du « mythe » ce qui ne nous empêche pas d'être avant tout animés d'une incroyable volonté de changer le paysage triste de notre vie qui s'inscrit désormais en dehors de tout champ émotionnel.

Tandis que, du plus profond de notre mémoire, commencent à émerger les premiers indices de ce qui était en train de prendre forme, nous avons été saisis d'un désir frénétique de voir le projet aboutir. Lorsque ce fut fait, par le désir de fréquenter ces espaces que nous avions imaginés. Tous ceux qui sont venus à l'agence pendant cette période

ont été quasiment propulsés vers la pièce où prenait forme la maquette. Nous ne recherchions pas leur approbation mais nous souhaitons leur faire partager le plaisir profond que nous avions à mettre au point ce projet : nous étions comme « émus » devant cet « obscur objet du désir », ambigu certes mais qui mettait en mouvement un monde fourmillant d'idées, qui constituait un domaine à explorer et à inventorier avant qu'à son tour, il se mette en quête d'une autre planète. Le découvrir et le faire découvrir après avoir fait semblant de nous être égarés. Le langage auquel nous sommes malgré nous habitués est dominé par le froid calcul d'une fausse logique, insensible à la passion et aux émotions, c'est un langage que nous refusons : c'est celui de l'ennui, du rituel inutile des tables rondes et des débats politiques. C'est une langue qui n'exprime et ne signifie plus rien de nos inquiétudes et de la disparition progressive de notre sensibilité.

C'est le discours de la politique du balancier, du centre, de la recherche d'un consensus, de la peur de dire des choses désagréables, d'affirmer, d'hésiter à démolir de pauvres certitudes bâties sur l'angoisse et la crainte d'avoir à penser de façon « originale » au sens éthymologique du terme.

Ici, nous avons renoncé aux mots que nous ne connaissions pas, et nous acceptons que nos avis soient taxés de banalité et de truisme.

Reprenant l'habitude de regarder et d'observer et pour une fois, refusant de porter un jugement « moraliste », nous décrivons la réalité et nos rêves. Décrire pourrait sembler une opération quasi-mécanique mais, lorsque la richesse inhérente aux choses qui nous entourent est opprimée, ne suffit-il pas de regarder et raconter... ainsi par exemple « Il y avait un pont, couché le long d'une colline... et... puis une ville ».

Paliano 1979 : un gymnase.

Voici l'histoire d'une chute. La chute d'un édifice imaginaire, de style bourgeois XIX^e siècle, saisi juste au moment où il est en train d'être déraciné, à l'instant précis où il va « céder », privé de valeurs stables et coupé de la réalité concrète. Personne n'assistera à sa fin. Derrière, repousse une nouvelle peau, enveloppant un organisme moderne utilisant en partie les structures anciennes mais en secrétant lui-même de nouvelles.

Transfert d'identité, catastrophe positive ; peut-être un moment de réflexion. A l'intérieur, un gymnase ; au-dessus, une place qui semble avoir subi la même torsion que la façade.